

VENIERIE

la chasse aux chiens courants





Un héros de la Vénérie SANS PEUR CHIEN D'ORDRE

par le comte Henri de Vibraye
dessins de Xavier de Poret

(Suite)

Ils n'étaient guère rassurés. C'est à peine si la présence du piqueux et du valet de chiens, heureusement montés en voiture avec eux et qui leur parlaient sans cesse, pouvait calmer tant soit peu leur inquiétude. Des coups de sifflet déchirants, des grincements affreux, un halètement monstrueux accompagnèrent des secousses brutales d'abord, puis peu à peu rythmées... Le train était parti.

Ce voyage dura des heures : il sembla durer des jours. C'était à croire qu'il ne finirait jamais. On ne voyait rien, le bruit était continu ; on était entassé, secoué à chaque arrêt et à chaque départ. Quelle horrible chose que ce fameux chemin de fer dont avait parlé la vieille Mégère ! On finit pourtant par arriver. La conversation des hommes d'équipage avait appris à la meute que c'était à Paris qu'on se rendait... Paris ? Pourquoi Paris ? Chassait-on dans ce pays-là ?

On débarqua par le même pont sorti des flancs du wagon par lequel on avait embarqué. Les chiens furent alors groupés dans un coin d'une vaste cour au milieu d'un tumulte invraisemblable. On était dominé

par des maisons étonnamment hautes. Nos amis, qui n'avaient jamais vu que des villages ou de toutes petites villes, restaient craintifs et stupéfaits. Quelqu'un les attendait heureusement qui, après un certain temps passé à des formalités incompréhensibles, les conduisit à destination. Le trajet fut interminable en suivant des rues semées d'embûches. Le mouvement d'hommes et de voitures dont certaines poussaient d'étranges cris était effrayant. On voyait aussi beaucoup de chevaux attelés à toutes sortes de véhicules dont certains étaient pleins de monde. Et puis, presque pas de chiens. Pas de verdure. Parfois un pauvre bout de gazon pelé et des arbres rabougris. On respirait mal entre ces maisons si hautes.

— Que c'est donc laid, ce Paris, dit Sans Peur à un camarade, et comme ça sent mauvais !

— Et quel tapage ! répondit l'autre.

— Je n'ai jamais, dit un camarade qui, âgé, avait bien de l'expérience, vu, ni entendu, ni senti rien de pareil. Comme je voudrais être de retour dans nos bois si parfumés !

Et la meute continuait son chemin à travers Paris, intriguant presque autant les passants qu'elle était intriguée elle-même. On prit enfin une voie plus large que les autres et bordée d'arbres d'un côté. Les chiens connurent par leur odorat qu'on suivait une rivière, invisible en effet derrière de hauts parapets. Bientôt d'ailleurs on traversa cette rivière sur un pont qui laissait apercevoir l'eau à travers sa balustrade.

— Quand nous aurons traversé la Seine, dit le guide, nous serons arrivés.

Et l'on entra dans une étrange forêt dont les arbres étaient plantés régulièrement, sur une affreuse terre nue sans la moindre verdure, sans le plus petit buisson, forêt dont n'émanait aucune des senteurs habituelles de végétation ni aucune émanation d'animaux sauvages...

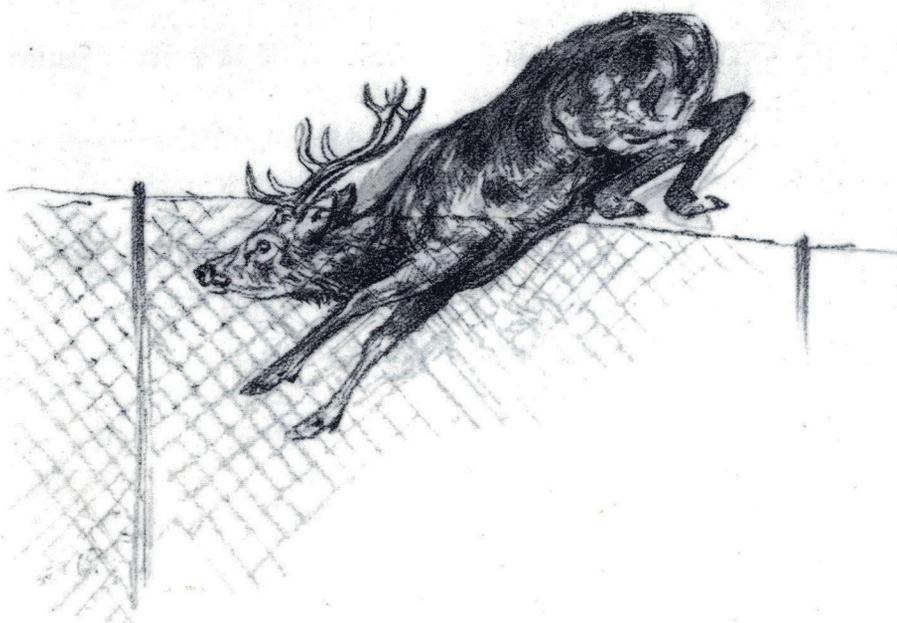
— C'est le jardin des Tuileries, dit le guide. On est arrivé.

Au bout d'une large avenue était une pièce d'eau bordée de pierre, formant le centre d'un vaste espace

contre ses jambes avec la joie qu'on éprouve à retrouver un père ou un ami très cher dont on a été, semble-t-il, si longtemps séparé. On s'installa tant bien que mal. On était bien à l'étroit. Cependant comme les bancs étaient garnis de paille fraîche, on put se reposer.

On était à l'Exposition canine sur la terrasse des Tuileries. Dès le lendemain il fallut s'habituer à être regardé par un public nombreux et bavard, car c'était le jour de l'ouverture de l'Exposition. Il arrivait continuellement d'autres meutes et des chiens isolés. Le lendemain et les jours suivants on avait juste le temps de faire, le matin après le pansage, une toute petite promenade sur la terrasse pendant qu'on nettoyait le chenil d'emprunt. Ce n'était pas amusant certes. Le spectacle de la ville était loin de plaire aux chiens autant que celui des champs et des bois ; les odeurs de Paris ne valaient pas les parfums de la campagne.

Le seul agrément de cette existence si anormale était la musique quotidienne des trompes de chasse qui,



découvert. On allait donc pouvoir se baigner et boire un peu ! On avait bien soif. Mais non ! Défense d'approcher de l'eau !

De cette sorte de place partaient en s'arrondissant deux rampes menant chacune à une terrasse. On s'engagea sur celle de gauche. On y était encouragé par une bonne odeur de chenil et des aboiements sur différents tons. La rampe était fermée par une palissade dans laquelle s'ouvrait une porte par où entrèrent piqueux et chiens. On pénétra sur une terrasse bordée de balustres dominant un espace immense sillonné par des piétons et d'innombrables véhicules de toutes sortes.

On retrouva là un peu des aspects, des sons, des odeurs qu'on connaissait. Des enclos en grillages étaient, les uns encore vides, les autres occupés déjà par des chiens. Des baraquements tenaient lieu de chenils. Un de ces enclos, avec un baraquement contigu, allait devenir pour plusieurs jours le logis de l'équipage de M. de Naudechay.

Lui-même avait devancé les arrivants. Ceux-ci accoururent à lui, l'ayant reconnu de loin. Ils se pressaient

pendant plus de deux heures chaque après-midi, sonnaient toutes les fanfares possibles. Puis il y avait tout de même la nouveauté, le mouvement qu'on apercevait à travers les balustres de la terrasse, enfin les nombreuses visites que vous faisiez chaque jour d'innombrables beaux messieurs et belles dames.

La nouvelle fut, un jour, qu'il allait y avoir un concours de meutes. C'était impressionnant d'avoir à se mesurer en quelque sorte avec de grands et célèbres équipages de tous les coins de la France et surtout des environs de Paris. Aussi chacun espérait décrocher si ce n'est le premier, au moins un prix ! Piqueux et valets de chiens de chacun des équipages exposés, revêtus de leurs plus belles tenues, étaient appelés à présenter leurs meutes respectives qu'ils promenaient lentement dans un enclos réservé. Chacun des chiens était alors présenté individuellement. Des messieurs en jaquette ou même redingote et chapeau haut de forme, convaincus de l'importance de leurs fonctions de juges, les examinaient soigneusement un à un.

Comme on avait lavé, pansé, brossé soigneusement chacun des candidats de l'équipage de Naudechay, on

pouvait espérer que celui-ci ferait bonne figure parmi tant d'équipages célèbres. Sans Peur ne passa pas inaperçu et entendit plus d'une fois des remarques flatteuses à son égard. Quand tous les chiens de tous les équipages eurent été examinés, que les beaux messieurs eurent pris de copieuses notes, ils demandèrent à revoir les trois meutes qui, à leur avis, réunissaient le plus de mérites. On les fit de nouveau passer sous leurs yeux... L'émotion était grande parmi les concurrents. Chacun rentra chez soi. Les augures se concertèrent de nouveau mystérieusement à l'écart de toute indiscretion. Enfin, le président du jury s'avança et proclama : « L'équipage de Naudechay a obtenu le premier prix ! »

C'était le triomphe, l'apothéose ! Naudechay par sa perfection, son homogénéité, le type exceptionnellement réussi de ses chiens l'emportait sur de célèbres équipages connus depuis plusieurs générations et comportant un nombre de chiens deux ou trois fois plus nombreux. M. de Naudechay était fier de son équipage et avait raison de l'être ; Rauguillert et Lucien ne l'étaient pas moins.

Mais ce triomphe n'était que le prologue d'une tragédie : la fin d'une belle chose. Si M. de Naudechay avait amené son équipage à l'Exposition canine de Paris, c'était pour le faire passer en vente publique. C'était, si l'on peut dire, une clôture provisoire, car il avait bien l'intention de reprendre plus tard la suite de ses exploits de veneur, ce qu'il fit d'ailleurs avec succès.

Ce fut donc une vente publique aux établissements Chéri qui succéda à la journée triomphale, et le pauvre Rauguillert était bien triste quand il quitta la terrasse du bord de l'eau pour mener ses chiens rue de Ponthieu.

Confusément conscients de ce qui allait se passer, pressentant vaguement de cruelles séparations, tous ces camarades de chenil quoique bien nourris, bien soignés, n'avaient plus aucune gaîté...

Et ce fut une nouvelle promenade dans les rues par la ville hostile et empuantie. La vente eut lieu. Les chiens, un peu comme à l'exposition, étaient présentés un à un sur une piste bordée de barrières derrière lesquelles se pressaient les amateurs, les acheteurs possibles, beaucoup de veneurs de tous pays, enfin un grand nombre de curieux, amis en général de la chasse à courre. Perchés sur une petite estrade à laquelle on accédait de chaque côté par un escalier, trois personnages vêtus de noir, chapeau haut de forme en tête, l'un d'eux armé d'un petit marteau... Ce dernier énonçait à très haute voix le nom, l'âge et toutes les particularités de chacun des chiens qui entraient en piste et s'arrêtaient d'abord devant lui pour être ensuite promenés de long en large par un préposé à cet office. Un crieur donnait alors un chiffre désignant la mise à prix et indiquait au fur et à mesure les enchères successives, alternant en cela avec le commissaire priseur du haut de sa tribune.

— Cent cinquante... deux cents, trois cents, etc., entendait-on de côté ou d'autre... et ces chiffres étaient répétés plus haut par les deux fonctionnaires.

— Cinq cents, cinq cent cinquante... six cents... La vente marchait bien. Beaucoup de veneurs se disputaient les beaux chiens...

Sans Peur sortit à son tour un peu ému comme Tannhäuser « en contemplant cette assemblée immense » devant laquelle il n'était pas appelé à chanter mais qui s'intéressait à sa belle voix réputée.

— Sans Peur, bâtard du Haut Poitou, trois ans, très vite, très chasseur, de change sur le cerf et sur le chevreuil... A trois cent francs, il y a marchand !

C'était partir de haut. Il y eut un moment de stupeur. Mais bientôt des voix se firent entendre de différents côtés et les chiffres sonnaient dans le hall de Chéri.

— ... Cinquante, quatre cents... cinq cents... sept cents...

Ça devenait sérieux ! Sept cents francs en 1901 c'était une somme ! On trouvait alors un bon cheval pour



cette somme-là. De bons chevaux de réforme de l'armée se vendaient couramment cinq et six cents francs.

Un monsieur très mince faisait discrètement un signe au commissaire priseur à chaque enchère mise sur la sienne. C'était lui qui avait «mis» la dernière enchère de sept cents francs. Il y eut un silence et le commissaire répéta :

— A sept cents francs pour Sans Peur... c'est par moi
— Cinquante, fit une voix.

Un signe, un geste du monsieur mince :

— Huit cents francs ! fit le commissaire priseur.

— Neuf cents, fit le crieur. C'est par moi.

Nouveau signe et un mot bref du monsieur mince.

— Mille francs. C'est par moi, fit le commissaire priseur et il répéta :

— Mille francs pour Sans Peur... mille francs. C'est bien vu... Pas d'autre enchère ? Et brièvement : Adjudgé ! le marteau s'était abaissé et avait frappé la table d'un coup sec.

L'acquéreur de notre ami était bien connu du commissaire priseur et aussi de M. de Naudechay. Il avait déjà mis l'enchère définitive sur cinq très bons chiens de Naudechay dont Sans Façon, le frère de Sans Peur. Celui-ci était le dernier sur la liste de ses acquisitions et celui dont le prix avait été de beaucoup le plus élevé. Mille francs pour un chien était à cette époque un prix énorme. La vente continua tandis qu'un inconnu couplait les six chiens achetés par le marquis de Bivarey —c'était le nom de leur nouveau propriétaire. Chacun des chiens de cette petite troupe n'eut que le temps de recevoir une caresse d'adieu de M. de Naudechay, de Rauguillert et de Lucien qui les regardèrent s'éloigner avec tristesse. Les six chiens couplés et réunis par une sorte de longe furent acheminés par des rues bruyantes, comme lors de leur première pro-

menade dans Paris, vers la gare même qui les avait vus débarquer peu de jours auparavant. Ils furent de nouveau embarqués dans un sombre wagon, seuls cette fois, mais ils étaient moins effrayés maintenant qu'ils connaissaient ce mode de transport. Triste voyage cependant ! De plus il faisait presque nuit quand ils furent embarqués et tout à fait sombre dès que le train se mit en marche. On dort mal. Les nez chercheurs essayaient de se rendre compte de ce qui se passait, mais nul ne retrouvait les odeurs familières... Que Naudechay était donc loin !

On arriva le lendemain matin, après bien des secousses, des arrêts, des départs, à une petite gare qui, pour les arrivants, sembla bien maussade malgré le soleil de juin qui brillait quand on ouvrit la porte du wagon.

— Ça doit être pour vous, M. Ponrau, fit la voix éraillée d'un employé.

— Sûrement que oui, répondit une autre voix étrangement sonore.

Celui qui parlait était un petit homme râblé, d'aspect remarquablement vigoureux, large d'épaules, aux jambes sèches de cavalier... Sa face colorée était encadrée de favoris sombres de chaque côté d'une bouche mince. Ce qui frappait d'abord dans sa physionomie, c'étaient deux yeux perçants d'un bleu d'acier.

Il parlait de sa voix chaude et ferme à un jeune homme qu'on sut plus tard être le valet de chiens de l'équipage dont les nouveaux venus allaient faire partie, tandis que celui qu'on avait appelé M. Ponrau en était le piqueux.

Les six chiens furent couplés, attachés à une harde tenue par le valet de chiens et, sans hésiter, suivirent Ponrau qui marcha devant et dont le : «Aou, Aou, Aou,» aurait fait courir des chiens de faïence.

(à suivre)

(Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye).

PETITES ANNONCES

• Vénérerie du lièvre (4 équipages, 6 chasses par semaine) avec séjour en manoir 18^e : Michael et Jenny Hicks, Greenhill, Maguiresbridge, N. Irlande.

• Vends cheval, 7 ans, sage et robuste, classes C et D, grandes origines obstacle : 12 000 F. Tél. (54) 97.40.42

• Vends remorque contenant 10 chiens de 60 cm. Tél. (54) 97.40.42

• Homme, 30 ans, recherche emploi valet de chiens ou d'écurie, toutes régions. B. Cancouet, tél. (6) 003.13.15

• Homme, 22 ans, expérience chevaux, recherche emploi comme palefrenier, valet de chiens ou jardinier. F. Sanson, tél. (35) 72.59.61

• Vends livres anciens sur la chasse et la vénerie. M. Lecarrères, 21, rue Mayet, 75006 Paris, tél. (1) 306.13.74 — liste sur demande.

• Recherche ensemble ou séparément, 2 ravissants poneys grands Shetland, pie rouge, absolument identiques, convenant pour attelage ou pour être montés. M. Patureau, St-Denis des Murs, 87400 St-Léonard-de-Noblat, tél. (55) 09.77.66

• Recherche tenue d'invité longue. Écrire revue n° 68.1.

• Vends 7 chiots tricolores, 4 mois, bonnes origines, vaccinés. Hervé de Boisset. Tél. (1) 271.07.67

• Vends bronze «combat de cerfs» signé Delaplanche 30 × 40 cm. Tél. (1) 578.88.35 le soir.